

Métropolite Philarète de Moscou

## DISCOURS DEVANT LE CERCUEIL DE LA SOUVERAINE IMPÉRATRICE ELISABETH ALEXIEVNA

Prononcé dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas, à Mojaïsk, en présence de la souveraine Impératrice Marie Théodorovna, le 26 mai 1826.



«Entends ma prière, Seigneur, et écoute ma supplication; ne sois pas sourd à mes larmes : car je suis étranger devant toi et voyageur comme tous mes pères. Pardonne-moi, afin que je me repose avant même que je m'en aille et que je ne sois plus.» (Ps 38,13-14)

Lorsque quelqu'un des grands de la terre, selon la destinée commune des humains, descend dans la terre, on entend alors, habituellement, des échos de la gloire qui l'a environné dans le temps de sa vie terrestre. Nous les entendons aussi en ce moment; mais, plus majestueux que la gloire elle-même, se fait entendre ici – le silence. Au moment où je me hasarde à parler, j'hésite devant la crainte de troubler la douleur silencieuse de la Tsarine Mère, – d'interrompre le dernier silence de la Tsarine fille qui, même au milieu de la gloire de la plus illustre des Maisons Souveraines, dans des jours particulièrement retentissants de gloire, aimait à se plonger dans le silence.

Mais une parole de prière ne sera pas, je l'espère, opposée à un silence qui est animé par la prière. Et cette parole, je l'emprunte au psalmiste, afin de chercher, dans des réflexions même nécessairement tristes, quelque soulagement à la tristesse.

*Entends ma prière, Seigneur, et écoute ma supplication; ne sois pas sourd à mes larmes.* Qui adresse au Seigneur une prière si triste ? Le livre des psaumes dit que c'est David, mais qu'est-ce qui l'avait plongé dans une douleur si amère ? Le psaume n'offre à cette question aucune réponse claire. On ne voit ici aucune faute par laquelle lui qui souffre ait mérité sa souffrance; celui qui souffre désire *garder ses voies, afin de ne pas pécher même dans ses paroles.*

*Je suis étranger devant toi et voyageur comme tous mes pères :* ainsi continue sa prière le roi d'Israël. Mais le royaume entier n'est-il pas en quelque sorte la maison et la famille du roi ?

Combien donc devait être puissant le sentiment intérieur de son abandon, pour que le roi perdit de vue, non seulement sa maison, mais encore son royaume tout entier, et se trouvât étranger, solitaire, émigré, voyageur !

Enfin le roi affligé invoque Dieu : *Pardonne-moi, afin que je me repose avant même que je m'en aille et que je ne sois plus*. Quelle douleur inconsolable ! Il ne demande plus la joie, la prospérité : il implore un soulagement à sa douleur, un délassement dans sa souffrance : *Pardonne-moi, afin que je me repose*. Il n'est plus séduit par la prolongation de sa vie, mais il songe à se contenter du calme et derniers instants : *Afin que je me repose avant même que je m'en aille et que je ne sois plus*.

En se représentant cette situation pénible, le cœur le moins familier avec le malheur se déchire; mais quand on réfléchit que telle était la situation d'un homme qui, non seulement n'était pas abandonné de Dieu, mais encore était chéri de Dieu, et que sa prière était inspirée par l'Esprit saint, la pensée hors d'elle-même, comme une nacelle arrachée au rivage, flotte sur l'abîme des destinées couvertes des ténèbres de l'incompréhensibilité.

Nous ne nous laisserons pas longtemps flotter et balloter inutilement. Il y a le port de la foi, toujours ouvert, toujours rapproché pour ceux qui sont battus par la tempête; il y a l'ancre de l'espérance, qui peut maintenir également en sécurité et la petite nacelle et le grand navire.

Qu'est-ce donc que cette destinée qui, même pour les gens pieux et vertueux, ou envoie, ou permet les épreuves, les affections, les misères de la vie ? Elle n'est autre que la destinée de l'amour : *Car Dieu châtie celui qu'il aime* (Heb 12,6). Pourquoi les âmes nobles et élevées ont-elles quelquefois plus exposées aux afflictions que les gens ordinaires, de sorte que ni la protection du bonheur visible dont les entourent leur naissance elle-même et leur condition, ni la sollicitude la plus active et la plus tendre de ceux qui les aiment, ne les mettent à l'abri des coups dont les frappe une main invisible ? Cela arrive aux âmes nobles et élevées, précisément parce qu'elles sont élevées et nobles, parce qu'elles sont précieuses comme l'or et agréables à Dieu comme des victimes choisies. *Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui : il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et les a reçus comme un holocauste* (Sag 3,5-6). Mais quel ordre y a-t-il donc en ce que les âmes les meilleures souffrent si cruellement ? Le même qu'il s'observe quand on met l'or dans la fournaise, la victime sur l'autel. L'or sera pur; la victime fera descendre la grâce : l'âme éprouvée par le feu de la souffrance brille de pureté, et, à la fin, aussi de félicité : *Ils resplendiront au jour qu'il les visitera* (Sag 3,7).

Après ces réflexions, il me devient moins difficile d'aborder le sujet qui touche si sensiblement les cœurs.

Une Souveraine dont les qualités et les dispositions de l'âme étaient aussi élevées que son rang; dont l'esprit brillait même au travers de son silence aimée – dont le cœur doux et humain, quelque soin qu'il mit à se cacher sous sa modestie, apparaissait même dans ses regards, était connu surtout des souffrants et des compatissants, s'ouvrait aux compatissants pour participer aux oeuvres de compassion et les protéger, aux souffrants pour les soulager par des bienfaits le plus souvent cachés; qui, dans les circonstances les plus difficiles, non seulement ne perdait pas sa présence d'esprit, mais encore animait d'une force inattendue pour les efforts les plus difficiles, comme, par exemple, pendant la maladie de son Époux, dominant et sa faiblesse et son affliction, ne s'établissait, pour ainsi dire, et vécut auprès du lit du malade : une telle âme n'était-elle pas digne de tout le bonheur possible sur la terre ? Et n'était-elle donc pas entourée d'autant de moyens de bonheur qu'elle en était digne ? Ah ! si un Auguste Époux, surmontant toutes les difficultés, se transportant avec elle aux extrémités de l'Empire afin de lui procurer ou la santé, ou du moins quelque soulagement et quelque adoucissement à une maladie fort grave; – si une Auguste Mère, surmontant toutes les difficultés, s'arrachant à une autre sollicitude également maternelle, courut bien loin à sa rencontre pour répandre les consolations de l'amour dans son cœur brisé de douleur, et si elle accompagne encore une foi bien loin ce corps privé d'une âme bien-aimée, en le couvrant de baisers désormais inutiles, mais toujours cher à l'amour d'une Mère, – que n'étaient donc pas prêts à faire Alexandre et Marie pour qu'Élisabeth fût heureuse longtemps, constamment, parfaitement ? Malgré tout cela, la destinée l'a conduite par le chemin de la voie, non pas à un bonheur aussi grand que ses vertus, mais à un immense malheur.

Peut-être que la nature, peut-être que l'éducation, enfin, peut-être que la stérilité, particulièrement contraire aux désirs sur le trône, allaient semé dans son cœur une semence secrète de langueur qui a produit la maladie. Cette semence fut abreuvée par la désastreuse inondation de la Capitale, et la tristesse profonde de son cœur, extraordinairement surexcitée par la compassion, fit germer et développa une maladie corporelle du cœur.

Dans le cœur de son Époux, se trouva le remède le plus efficace pour son cœur; mais la vie qui nourrissait d'amour et entretenait sa vie déjà prête à s'éteindre, s'éteignit tout à coup elle-même, et la laissa dans une contée lointaine, comme le soir, en s'éteignant dans les nuages, laisse le voyageur exténué dans un sombre désert.

Puissance bénie de la foi ! son feu céleste a pu seul empêcher le froid de la mort d'envahir plus promptement un cœur que la maladie rapprochait rapidement de la tombe, et que l'amour a couché définitivement dans la tombe d'Alexandre.

La bonté porta son frère et son successeur à entourer de soins et à consoler sa veuve, et, pour cela, si c'était possible, à la ramener au sein de la famille. Elle entreprit de se mettre en chemin pour revenir de la ville lointaine de son émigration. Sur ce chemin, comme une étoile conductrice après le coucher du soleil, comme une nouvelle étincelle de vie, brillait à ses yeux l'espérance de la consolation venant du cœur de la Mère d'Alexandre. La voyageuse se hâte vers cette lumière désirée; elle surexcite les restes de ses forces; elle tend les bras; l'Auguste Mère lui tend de son côté les siens. Arrive jusqu'à ces embrassements vivifiants; prends-y, si peu que ce soit, du repos, Élisabeth épuisée par les souffrances corporelles et morales ! – Hélas ! ils tombent, ces bras vainement tendus; Élisabeth se repose, non du repos qu'elle attendait dans les embrassements d'une Mère, mais de celui qui attend son âme sept fois purifiée par les douleurs dans le sein du Père des cœurs purs. Avant d'avoir atteint le terme du voyage, elle entra dans la patrie de laquelle on ne s'éloigne plus. Elle *s'en est allée, et Elle ne sera plus.*

Père céleste, aussi infini dans ta bonté qu'impénétrable dans tes desseins ! nous ne contredisons point à ton immuable volonté qui s'est accomplie sur ta servante couronnée, la Très-Pieuse Impératrice Élisabeth, sur la terre; mais nous t'en conjurons, et nous t'en conjurons avec l'assurance de l'espérance, accomplis sur elle ta volonté bienveillante et éternellement bienheureuse dans le ciel. Celle qui fut couronnée ici d'une double couronne, de la couronne tsarienne – de pierres précieuses, et de la couronne chrétienne – d'épines, de la couronne de la majesté et de la couronne de la souffrance aussi là-haut d'une double gloire, et que celle qui fut silencieuse dans les souffrances terrestres ouvre enfin la bouche dans la joie céleste, pour confesser avec reconnaissance devant toi le bienheureux mystère de cette souffrance : *Selon la multitude de mes souffrances dans mon cœur, ta consolation a réjoui mon âme* (Ps 93,19).

Et ce n'est pas seulement une âme tsarienne souffrant c'est toute la maison des tsars, c'est tout l'Empire de Russie qui crie vers toi, Tsar des Tsars : *Pardonne-moi, afin que je me repose !* Notre cœur ne s'était pas encore reposé de l'affliction précédente, qu'une nouvelle nous a frappés. Toute notre terre, d'une extrémité à l'autre, d'une Capitale à une autre Capitale, est sillonnée des voies du deuil tsarien. C'est assez, Seigneur ! que ta colère se repose; que notre cœur se repose devant toi. La mort et la douleur ont assez triomphé; envoie les triomphes de la vie et de la joie au vaillant Successeur d'Alexandre, et à son Auguste Maison, et à la Russie. Amen.